



**À Vau-l'eau**  
Cédric Ferrand

**Publication:** 2010

**Catégorie(s):** Fiction, Fantasy, Nouvelles

**Tag(s):** Fantasy

Auteur de jeu de rôles ayant abjuré ses créations et ancien collaborateur du magazine Casus Belli, Cédric Ferrand a également sévi comme relecteur de romans Warhammer et Warhammer 40,000 pour le compte de la Bibliothèque Interdite. Il coanime un blog où il aime détester la fantasy : <http://www.hu-mu.com>. En plus de parler de lui à la troisième personne du singulier, il publie son premier roman (Wastburg) chez les Moutons électriques et parle de son livre sur <http://www.wastburg.com/>. Il vit désormais à Montréal où il se départit progressivement de ses mauvaises manières de maudit français. Il est possible de lui écrire sur [kedrik@gmail.com](mailto:kedrik@gmail.com).

Il ne faudrait pas voir dans ces quelques feuillets de parchemin glissés dans une bouteille le testament d'un homme qui a tout perdu. C'est plutôt un témoignage qui permettra, je l'espère, aux générations futures de se souvenir de nous. Car tout cela ne peut pas être une fin en soi, d'autres viendront après nous. Enfin, cette idée est la seule chose qui m'empêche de sombrer définitivement. Vau-l'eau est l'ultime refuge, notre unique chance de survie.

La pluie débuta au printemps. Les prêtres nous avaient prédit des précipitations généreuses, et les paysans étaient en liesse à l'idée que la sécheresse nous épargnerait cette année-là. Cela faisait un souci de moins, c'était toujours cela de pris. La terre se gorgea d'eau comme une éponge, et les puits furent rapidement pleins. Les tonneaux placés sous les gouttières débordaient. Nous pensions avoir suffisamment de réserves d'eau pour affronter même une canicule, mais finalement, ce fut le soleil qui tarda à réapparaître. Les pluies torrentielles avaient ôté toute visibilité aux navires marchands qui étaient obligés de faire du canotage le long de la côte faute de pouvoir prendre le large. Les troupeaux restaient à l'étable, et les gardes refusaient de sortir faire leur ronde tant cette pluie transperçait leur cotte de mailles. Ça tombait dru et sans discontinuer, transformant la joie des paysans en rage quand les champs s'inondèrent inexorablement. Des glissements de boue emportèrent avec eux les murs des plantations en terrasse qui cascadaient à flanc de coteaux. Les toits de chaume fuyaient et les graines pourrissaient en terre. Le moindre creux dans le sol se transformait en mare boueuse où seules les grenouilles étaient à la fête. Cette multitude de flaques étaient reliées entre elles par des fondrières qui agissaient comme autant d'aqueducs.

L'humeur des gens piégés chez eux par la pluie se dégrada rapidement. L'ondée ne cessait ni le jour ni la nuit. Les enfants restaient dans les jupes de leur mère qui ne sortait plus travailler aux champs tant le temps était mauvais. Même à midi, il faisait si sombre qu'on peinait à faire la différence entre un fil noir et un fil blanc. Cette atmosphère délétère n'était en rien aidée par les beuglements incessants des bêtes en étable à qui l'on donnait à ruminer une herbe moisie. Les hommes tournaient en rond dans les bâtisses et se réfugiaient à l'auberge en attendant des jours nouveaux. La bière coulait autant que l'averse, mais ils avaient le vin triste et aigri. Des paris étaient pris pour savoir quand le soleil daignerait enfin pointer ses rayons. Quand il fallait sortir de chez soi, c'était pour avoir les sabots pleins de boue et les bas de pantalons tout crottés.

Gonflée par ses nombreux ruisseaux, la Glanz, la rivière locale, quitta son lit sans prévenir, et nous ne tardâmes pas à apprendre que le barrage

voisin avait finalement cédé, emportant sur son passage les poules, les bœufs et les habitants du hameau qui vivotaient un contrebas dans la vallée. Un groupe d'hommes de notre village (dont mon père) brava les intempéries pour porter secours aux survivants, mais quelques heures plus tard, le seul pont qui reliait les deux bourgades ne résista pas aux flots qui descendaient des montagnes. On ne vit jamais revenir les volontaires.

À l'été, plus rien n'était sec dans le village. C'est alors que la pluie se mua en orage. La foudre tombait régulièrement, nous tenant sur le qui-vive le jour et nous empêchant de trouver le sommeil la nuit. C'est à partir de ce moment-là que les gens commencèrent à craquer nerveusement. Le prêtre qui prêchait tous les jours sur la place du village commença à boire plus que de coutume et fut retrouvé pendu dans une grange, sans que l'on soit en mesure de savoir s'il avait fait ça tout seul ou bien s'il avait été suicidé. Une voisine qui venait souvent emprunter du sel ou du sucre à ma mère noya ses deux enfants dans son puits car elle ne supportait plus de les entendre pleurer et se plaindre qu'ils avaient faim. Le vieux rémouleur qui rendait service à tout le monde décida un jour de tenter sa chance à la nage et se noya sans même réussir à sortir du village. Son corps pourrissant rejoignit celui des bêtes mortes qui flottaient et que le courant hasardeux se plaisait à faire passer et repasser devant chez nous.

Plusieurs habitants qui vivaient dans des maisons situées près des berges de la rivière durent abandonner le rez-de-chaussée et s'installer définitivement au premier étage. Quand ils le pouvaient, ils faisaient monter avec eux les rares bêtes qu'ils n'avaient pas encore tué. Ceux qui n'avaient qu'une maison de plain-pied avaient trouvé refuge sur le toit et se protégeaient avec des bâches, mais le niveau de l'eau continuait de monter inlassablement. Ils avaient monté péniblement leurs meubles sur la toiture et se demandaient ce qu'il adviendrait d'eux dans quelques jours. La partie haute du village devint une île où les toits des maisons formaient des archipels fragiles.

Et puis nous vîmes un jour débarquer, descendant de la rivière, un étrange radeau de rondins sur lequel étaient juchés des hommes musculeux. Pagayant en rythme, ils dirigeaient leur esquif dans les puissants courants qui dévalaient les pans de la montagne. Arrivés à notre portée, ils jetèrent une corde que nous nous empressâmes de tirer pour leur permettre d'accoster sur le dernier bâtiment du village qui émergeait de l'eau (le grenier d'une ferme où nous vivions en promiscuité depuis plus d'une semaine et où mes colocataires commençaient à se regarder en se

pourléchant les babines). Harassés par plusieurs heures de navigation cahoteuse, nos visiteurs acceptèrent notre misérable hospitalité en échange de quelques rations sur lesquelles nous nous jetâmes avidement. Ils trouvèrent un peu de place dans notre minuscule havre qui rétrécissait d'heure en heure. Le repas fut ponctué du récit de leurs déboires. Mineurs depuis des générations (ils fournissaient parfois notre village en charbon, entre autres), ils avaient dû fuir les entrailles de la terre quand l'eau s'était infiltrée dans toutes les galeries et avait commencé à faire céder les tunnels un par un. Prise au piège tels des renards dont on enfume le terrier, leur communauté se déchira sur la conduite à tenir. Nos visiteurs avaient donc décidé d'abandonner les leurs tandis que les plus jusqu'au-boutistes d'entre eux tentaient tant bien que mal de survivre sous terre en érigeant des barrages pour détourner les rivières souterraines qui menaçaient leur réseau.

Malgré nos supplices, les mineurs voulaient repartir sans prendre de passagers, car leur radeau était trop petit, selon eux. Le ton monta rapidement entre eux et nous dans la soirée, mais nous finîmes tout de même par tous nous endormir malgré la colère. Il n'y avait plus assez d'espace que nous puissions tous nous allonger, aussi nos corps étaient enchevêtrés comme si nous avions été jetés là en vrac. La fatigue néantisait la pudeur. Quand nous les réveillâmes au milieu de la nuit à grands coups de poignard, ils devinrent moins obtus. Notre prise du radeau ne fut pas sans perte, mais au petit matin nous étions prêts à larguer les amarres et à quitter notre village pour chercher un meilleur endroit au sec en attendant la fin de cette saison des pluies. J'aimerais vous dire que notre périple fut paisible, mais ce serait mentir. Le manque de nourriture nous força rapidement à fondre sur un autre village pour y piller des denrées. À chaque escale, le sang coulait aussi sûrement que la pluie tombait du ciel. Nous étions trempés, mais les jours de jeûne étaient rares. Parfois nous faisons un prisonnier ou deux pour combler les pertes dans nos rangs, mais le plus souvent les survivants qui avaient un peu de bon sens proposaient d'eux-mêmes de se joindre à nous.

Notre radeau fut bientôt trop petit pour contenir nos prises de guerre et tout notre équipage. Des barques nous permirent toutefois d'avoir plus de mobilité et de nous attaquer à des proies plus grosses. Notre vie changea du tout au tout le jour où nous prîmes possession d'un vaste bateau de pêche. En plus de nous offrir assez d'espace vital, l'embarcation nous octroyait enfin de naviguer avec plus de facilité. Finie la fatigue des rames, les voiles nous menaient là où le vent le voulait. Et avec le vaste filet de pêche, nous draguions les eaux à la recherche des innombrables

objets qui flottaient suite au déluge. Beaucoup de noyés se prenaient dans nos filets et nous pourvoyaient en équipements divers que nous récupérions à même les cadavres.

Notre erreur a été de croire que nous étions assez forts pour nous attaquer à un navire marchand. Au moment de notre assaut, la mer se déchâna en une série de déferlantes qui brisèrent notre mât en deux avant que nous ayons pu atteindre notre objectif. Quand nos grappins nous permirent enfin de nous hisser à bord, ce fut pour faire face à des marins disciplinés qui réduisirent notre équipage en charpie. Nous fûmes repoussés comme on se débarrasse d'une mouche inopportune d'un revers de la main. Pour ultime leçon, les marins firent sombrer notre bateau de pêche et laissèrent une poignée de rescapés macérer dans l'eau. Je faisais partie des chanceux qui au lieu de mourir proprement d'un coup de lame bien placé étaient condamnés à patauger dans les flots jusqu'à épuisement. Je réussis toutefois à m'agripper tant bien que mal à un tonneau et dus me battre avec mes anciens compagnons pour ne pas qu'ils ne me volent mon précieux flotteur. Je distribuai morsures et coups de poing à satiété pour les voir se noyer un par un de fatigue. Après des jours de dérive, je me trouvai à mon tour pris dans des filets de récupération sans avoir assez de force pour me défendre quand des mains me saisirent et me hissèrent hors de l'eau.

Comment vous décrire Vau-l'eau ? Dire d'elle que c'est une cité flottante serait terriblement réducteur. C'est avant tout un réseau d'une multitude de trucs flottants qui sont reliés entre eux par des cordes, des planches et des filets. La barque de plaisance y côtoie la robuste galère de guerre ou un radeau constitué d'une simple porte avec une bouée improvisée avec des outres de peau gonflées d'air. Toutes ces embarcations de fortune sont solidaires, cabotent de concert et constituent un vaste territoire qui surnage malgré tout. Pour se rendre d'un point à un autre de Vau-l'eau, il faut enjamber des garde-fous, emprunter des pontons, se tenir à une corde pour utiliser un pont de singe, se baisser pour éviter une voile qui vire de bords, grimper à des haubans et éventuellement traverser un carré d'eau en se balançant au bout d'une corde. Il n'y a pas de vraie notion de territoire, mais en même temps l'espace vital est tellement restreint qu'il est notre bien le plus précieux. Il faut accepter que n'importe qui puisse traverser votre embarcation, mais faire mine de s'y arrêter est une déclaration de guerre sans équivoque. La population bigarrée de Vau-l'eau provient de toutes les sortes de contrées possibles. Non seulement il est très difficile de trouver quelqu'un qui parle la même langue que soi, mais il faut également composer avec tout un

éventail de rites et de coutumes qui peuvent parfois être contradictoires. Mais une valeur commune les obnubile tous et les soude : la survie.

Il y a ces vigies qui se relaient en haut des plus hauts mâts dans l'espoir d'apercevoir une terre émergée, les infatigables pêcheurs qui utilisent filets, hameçons et lances pour échanger leurs poissons contre des biens de première nécessité, les détrousseurs de cadavres qui opèrent avec de grandes gaffes pour harponner les noyés, les plongeurs qui descendent en apnée pour trouver des trésors noyés, des jardiniers qui ont entassé de la terre au fond d'une barque et qui essaient de faire pousser quelque chose sans soleil... Tout ce monde cohabite en bonne intelligence, mais les règlements de comptes sont nombreux. Les marins de métier forment une clique solidaire, et malheur à celui qui ose s'opposer à eux, car au petit matin, on le retrouve pendu à la grande vergue ou bien jeté à l'eau avec les pieds et les poings liés. Historiquement, c'est Le Pénitent, un bateau-prison dont les détenus se sont révoltés pour finir par pirater, qui constitue le centre de Vau-l'eau. C'est autour de lui que se sont agglomérés les esquifs au gré des abordages. Les gens d'ici sont tellement allergiques à toute forme d'autorité que les capitaines des navires qui viennent se joindre à Vau-l'eau pour la faire grossir sont systématiquement mis à mort.

L'érudit qui vit dans une chaloupe à côté de moi mesure régulièrement la profondeur des eaux avec une longue corde lestée qui comportent des nœuds régulièrement espacés. Il fouille également tous les jours les entrailles d'un poisson différent, mais je n'ai pas l'impression qu'il cherche à lire dans l'avenir. Il a autant de théories pour expliquer ce déluge qu'il y a de gouttes d'eau dans l'océan. Souvent, avant de m'endormir, il essaie de m'expliquer son hypothèse du jour. À le croire, tout cela a un sens caché. J'ai du mal à suivre ses raisonnements, mais il doit avoir raison, sinon il ne serait pas érudit.

À mon tour, je fais partie de ce monde flottant. Moi qui n'avais déjà pas de vrai métier avant, je suis maintenant un de ces bougres qui survivent en écopant les navires des autres. C'est un travail sans fin, j'ai à peine asséché les cales de l'un que celles de sont voisins sont dangereusement pleines. Les bons jours, je gagne assez pour mettre un peu d'or de côté afin de m'acheter ma propre péniche et, peut être même un jour, ma propre femme, qui sait ? Je surnage dans ce panier de crabes en ne prenant surtout pas parti entre ceux qui prétendent que les dieux sont partis et ceux qui disent que ce déluge est une épreuve visant à tester notre foi. Mais depuis quelques jours, les choses ont changé. Pour la première fois

depuis des années, je n'entends plus le bruit de la pluie qui s'abat sur  
Vau-l'eau. J'ai peur.

## Du même auteur sur Feedbooks

*Les Enfants de Cayenne (2010)*

Bourdeau, maquereau poissard de Paname, a tiré le gros lot : il est envoyé à Cayenne pour avoir buté le micheton d'une de ses poules. Dans le rafiote qui le mène au baigne, il fait la connaissance d'autres zigues qui, comme lui, dégringolent dans la bassesse humaine.

Couverture de Patrice Larcenet.

*Les Mauvaises eaux (2010)*

Baptiste est en maison de repos à Cayenne. Son voisin de chambre est un drôle de bonhomme qui lui parle de Sainte-Marie-des-Ravines, un village perdu dans la jungle, et du fleuve local, qui déborde d'or. Une étrange fièvre s'empare alors de Baptiste.

Couverture de Patrice Larcenet.

*La Soupe (2010)*

Cette histoire est vraie. Les mauvaises langues diront que c'est son seul intérêt.

B\*\*\*\*\* est une petite ville de province, le chef-lieu de la petitesse.

C'est l'été et le narrateur est nouveau dans le voisinage.

Couverture de Patrice Larcenet.



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind